

L'ESCLAVE ONÉSIME

Nous avons ressenti bien de la joie et bien de la consolation à la pensée de ta charité, car, frère, elle a tranquilisé le cœur des saints. C'est pourquoi, bien que j'aie en Christ toute liberté pour te rappeler ton devoir, je préfère, par amour, t'adresser une prière. Tel que je suis, moi, Paul, vieillard, et, qui plus est, actuellement prisonnier pour Jésus-Christ, je t'adresse une prière pour l'enfant que j'ai engendré dans ma captivité, pour Onésime, qui autrefois t'était inutile, mais qui maintenant t'est fort utile, ainsi qu'à moi. Je te le renvoie, et toi, accueille-le, cet objet de ma tendresse. J'aurais voulu le retenir auprès de moi, afin qu'à ta considération il me servit dans la captivité que je souffre pour l'Évangile; toutefois je n'ai rien voulu faire sans ton avis, afin que ce bienfait de ta part ne paraisse pas forcé, mais qu'il soit volontaire. Peut-être aussi Onésime n'a-t-il été séparé de toi momentanément, qu'afin que tu le recouvres pour l'éternité, non plus comme un esclave, mais comme étant fort au-dessus d'un esclave, comme un frère bien-aimé, tout particulièrement aimé de moi, et combien plus de toi, à qui il doit être cher et en lui-même et dans le Seigneur. S'il est donc vrai que tu me tiennes pour un ami, accueille-le comme tu m'accueillerais moi-même.

S'il t'a fait quelque tort, ou s'il te doit quelque chose, passe-le-moi en compte. Moi, Paul, je te l'écris de ma main, je te le rembourserai... pour ne pas dire que tu es mon débiteur, et même de ta propre personne. Oui, frère, fais-moi ce plaisir, dans le Seigneur; réjouis mon cœur en Christ. Je t'écris, en comptant sur ton obéissance, sûr même que tu feras au delà de ce que je te demande..

(Épître de saint Paul à Philémon, 7-20 ;
version d'Oltamare.)

C'est pour l'historien une triste étude que celle qui consiste à pénétrer dans l'intimité des grands hommes. Il est bien peu de vies qui puissent être vues de près et supporter un minutieux examen. Un écrivain par exemple a reçu de Dieu les dons les plus merveilleux; son imagination vibre à toutes les idées grandes et généreuses, et, ce que son âme frémissante a compris, ses lèvres ou sa plume le traduisent en un langage qui vous pénètre et vous arrache un cri d'enthousiasme. Cet homme vient à mourir, vous surprenez dans un journal intime, dans une page oubliée ses pensées et ses préoccupations secrètes. Ah! ne les lisez pas si vous voulez conserver votre enchantement tout entier. Oui, cette grande âme d'artiste, la vanité la rongait, et pendant que ses inspirations vous

transportaient au ciel, elle était en proie à d'incroyables jalousies, à des luttes mesquines, à de misérables calculs qui vous confondent. Ce savant, ce froid et paisible esprit dont la pensée, affranchie, semblait-il, des intérêts vulgaires, habitait les régions sereines des lois de la nature, il poursuivait en réalité ici-bas ses plans d'ambition égoïste et ses rivalités d'école et de parti. L'histoire est pleine de ces tristes contrastes, et qui la connaît de près doit faire effort sur soi-même pour continuer à respecter l'humanité.

Je lis par exemple les *Oraisons funèbres* de Bossuet et ce dernier discours dans lequel il annonce qu'averti par ses cheveux blancs du compte qu'il doit rendre, il veut réserver « au troupeau qu'il doit nourrir de la parole de vie les restes d'une voix qui tombe et d'une ardeur qui s'éteint, » Je suis ému par cette noble vieillesse et par cette grande voix qui oppose avec tant d'autorité les réalités éternelles aux splendeurs du siècle qui va disparaître. Puis j'ouvre le journal où se trouvent fidèlement consignés les moindres détails de la fin de sa vie, et je vois Bossuet épuisé par la maladie, multipliant ses efforts et ses démarches pour la promotion à l'épiscopat de son neveu, l'un des plus bas caractères de ces temps-là, ménageant habile-

ment les jésuites pour lesquels il a une aversion profonde, et cherchant à gagner des forces pour être en état de monter l'escalier de Versailles et de plaider cette triste cause devant le roi (1).

Un demi-siècle s'écoule. Voici le grand adversaire du christianisme, l'homme dont le rire terrible annoncela chute d'une religion qu'il accuse de toutes les infamies commises en son nom, l'homme qui dénonce avec une ardeur satirique impitoyable les roueries de la politique d'Eglise... Voltaire meurt, et, dans ses lettres intimes, je découvre, quand il s'agit d'écraser ses adversaires, un manque de scrupules, un génie d'intrigue, une souplesse dans la courtoisie, une impudence dans le mensonge qui restent sans égales. A côté de Voltaire, voici un écrivain dont la franchise vous émeut et vous attire; il s'est fait l'apôtre de la nature et des sentiments naturels; il accuse le christianisme d'avoir calomnié l'humanité, et, pour combattre sa desséchante influence, il veut, sur la scène et partout, montrer les généreuses émotions du cœur guidé par les seules inspirations de sa

(1) « En montant et descendant les terrasses des Tuileries, il nous disait qu'il éprouvait ses forces par les pentes douces afin de s'accoutumer à monter et descendre, pour se mettre en état d'aller chez le roi. » (*Journal de l'abbé Le Dieu*. Octobre 1708.

bonté native. Cet homme, c'est Diderot, mais sa correspondance existe, et j'y lis une parole effrayante, il demande à d'Alembert si, laissant de côté la rhétorique, il y a un homme qui n'aime mieux perdre sa fille que sa fortune. Près de lui voici Rousseau qui, lui aussi, veut, toujours en n'écoulant que la voix de la nature, régénérer l'éducation du genre humain, mais il a écrit ses *Confessions*, et nous y lisons que ce grand éducateur de l'humanité a commencé par se débarrasser de ses propres enfants en les envoyant à l'hospice. La fin du siècle arrive. Le plus grand des tribuns des temps modernes fait éclater dans l'Assemblée nationale de Versailles les accents de sa voix foudroyante contre les corruptions et les vénalités de l'ancien régime, et, accusé un jour de trahir sa cause, il se justifie par un discours splendide qui réduit ses détracteurs au silence. Aujourd'hui, nous savons qu'au moment où il parlait ainsi, Mirabeau était vendu. Je pourrais multiplier ces exemples et vous demander ce que sont devenus sous le premier empire tant de ces jacobins farouches pour lesquels le seul mot de royauté semblait un outrage à la liberté des peuples. Mais j'en ai dit assez, trop peut-être. Pourquoi ai-je rappelé ces faits navrants ? Dans l'intérêt d'un parti ? Hélas ! en

y regardant de près, on pourrait au besoin faire dans tous les partis de semblables découvertes. Pour insulter la nature humaine ? Dieu m'en garde ! J'ai voulu simplement vous rappeler qu'il faut toujours nous défier des apparences et aller au vrai fond des choses. Voulez-vous juger un homme, savoir s'il est digne de votre confiance ? Ne le considérez pas en public seulement, et quand sous les regards de tous, il accomplit sa mission, il soutient son rôle. Un coup d'œil jeté sur sa vie intime, la vue d'un de ses actes accomplis dans le silence réussiront mieux à vous le révéler.

Ces réflexions me sont venues à l'esprit en méditant mon texte. Ce texte est une lettre de saint Paul, la plus courte qu'il ait écrite, puisqu'elle tient en quelques lignes. Dans cette page tracée comme en passant, nous n'avons plus affaire au docteur des gentils, au théologien, au fondateur de nos Eglises d'Europe, nous avons simplement devant nous un homme écrivant à l'un de ses amis, Eh bien, j'ai pensé qu'il y avait là une occasion frappante d'étudier le caractère de saint Paul et de le surprendre en quelque sorte à l'improviste et sous son vrai jour. C'est donc à cette étude, mes frères, que je vous convie aujourd'hui,

Un jour, dans un obscur cachot de Rome, deux

prisonniers se sont rencontrés. L'un, c'est Paul, citoyen romain, fils de pharisien, dont la parole a troublé l'Asie et Jérusalem et qui est venu dans la capitale du monde rendre compte au tribunal de César d'avoir soulevé le fanatisme de ses compatriotes. L'autre, c'est un païen, un esclave nommé Onésime, qui, après avoir trompé son maître, s'est enfui, et a cherché un refuge dans l'immense cité où on l'a arrêté. Paul convertit l'esclave à la foi chrétienne, et, quand les portes de la prison s'ouvrent pour Onésime, l'Apôtre qui y reste enfermé, le renvoie à son maître Philémon, avec la lettre que je vous ai lue. Un tel fait vous paraît bien simple, mais peut-être changerez-vous d'idée en l'examinant de plus près.

Savez-vous ce qu'était alors un esclave? Parlons-en froidement, ou plutôt laissons parler les hommes de ce temps-là. Trente ans avant Jésus-Christ, un savant romain nommé Varron distingue les instruments de labourage en trois catégories : les instruments muets, c'est l'outil et la charrue; ceux qui rendent des sons inarticulés, c'est le bœuf et le cheval; ceux qui parlent, ce sont les esclaves. Bien avant lui, le grand Aristote avait dit : « Comment aimerait-on les esclaves? Peut-on avoir de l'affection pour de vils instruments? » Ils

étaient, cela va sans dire, vendus, prêtés, donnés, légués. Vieux, on les exposait dans une île du Tibre, où souvent ils mouraient de faim. La loi romaine, ce type idéal du droit dans l'ancien monde, punissait de la même peine celui qui tuait l'esclave ou la bête de somme de son voisin ; si un maître était assassiné par un de ses esclaves, tous ses compagnons de service devaient être torturés avec lui. Un Romain était un jour à la chasse, il allait tuer un sanglier, lorsqu'un trait lancé par un de ses esclaves atteignit l'animal ; piqué de dépit d'avoir été devancé, il fait crucifier l'esclave, et Cicéron, cet esprit éclairé et bienveillant, témoin de ce fait et qui nous le rapporte, se demande si peut-être on ne trouvera pas sa conduite un peu dure. Au reste, ce même Cicéron s'excuse d'éprouver quelque regret de la perte d'un vieil esclave ; aujourd'hui nous hésiterions moins à dire que nous regrettons un vieux chien. En tout temps, on avait sur eux droit de vie et de mort et souvent au dessert on les faisait mourir pour amuser les convives. Quelques sages recommandent, il est vrai, de leur ménager les coups, mais c'est, remarquent-ils, pour les conserver plus longtemps. Enfin le mépris dont ils étaient couverts était tel, que cinq siècles après Jésus-Christ, le philosophe Macrobe, esprit très-

élevé du reste, écrit que le vrai sage se déshonore en parlant avec un esclave.

C'est l'un de ces misérables que Paul rencontre à Rome dans sa prison. Vous savez quelle était la nature de Paul. Pharisien, fils de pharisien, par tempérament violent, âpre et persécuteur. La première fois qu'il est fait mention de lui dans l'Écriture, c'est à la mort d'Étienne, et, trop jeune encore peut-être pour être son bourreau, il garde les vêtements de ceux qui le lapident. Voilà donc en présence l'esclave et l'ancien pharisien. Qu'auront-ils à se dire ? Répondez-moi, vous qui ne croyez pas au christianisme. Qu'auraient-ils fait si l'Évangile n'avait pas été là ? Ah ! vous ne voulez pas des miracles et vous trouvez étrange que nous parlions d'une révélation d'en haut. Eh bien, je vais vous montrer dans cette prison de Rome un fait que la nature n'expliquera jamais. Je vais vous montrer ce pharisien, transformé, s'éprenant pour cet esclave d'une immense compassion ; je vais vous le montrer tout préoccupé du sort de ce misérable sur lequel personne alors, même parmi les meilleurs, n'aurait daigné laisser tomber un regard, découvrant une âme immortelle dans cet être écrasé sous l'universel mépris, l'instruisant, l'élevant pour le royaume des cieux, l'aimant, ô merveille ! l'ai-

mant au point qu'il l'appellera son frère, un frère chéri, son propre fils, le fils de ses entrailles, et comme si ce n'était pas assez, un autre lui-même. Ah! vous ne voulez pas de miracles. Expliquez-moi donc cette transformation-là. Dites-moi d'où elle est descendue cette force extraordinaire qui, tout à coup, fait jaillir dans l'âme d'un de ces Juifs que Tacite appelait les ennemis du genre humain une charité aussi prodigieuse. Nous chrétiens, nous le savons; c'est Jésus-Christ qui, en rachetant par son sang et le pharisien et l'esclave, les a embrassés dans un même amour et les appelle au même ciel; c'est Jésus-Christ qui les a rendus héritiers d'une même foi et d'une même espérance; c'est Jésus-Christ qui leur a fait fléchir ensemble le genou sous une bénédiction commune dans cette prison changée par eux en sanctuaire, et où les premiers ils célèbrent la communion des saints, ils réalisent cette famille des rachetés venue de toute tribu, de toute langue et de toute nation, et qui doit se rassembler sous le sceptre du prince de la paix. Relève-toi, Onésime, reprends tes chaînes; va, s'il le faut, souffrir et servir encore; tu portes sur ton front une auréole et dans ton cœur un souvenir que rien n'effacera... Il s'est trouvé ici-bas un homme qui t'a appelé son frère et qui t'a en

gendré à la vie éternelle. Des bras se sont ouverts pour t'accueillir, un cœur a battu contre le tien. Va porter au monde qui l'ignore la nouvelle de cet amour étrange, va montrer à ces despotes plongés dans la servitude de la chair une âme affranchie de la corruption et du péché; va remplir, pauvre esclave, la grande mission qui t'attend!

C'est ainsi, mes frères, qu'a été retrouvée la dignité de l'homme. Sa dignité. Est-ce assez dire? Non, car cet esclave, saint Paul non-seulement en fait un homme; par un autre miracle il en fait un cœur aimant... Il lui apprend à aimer son maître, et, de toutes les victoires la plus extraordinaire, il lui apprend à le servir en l'aimant... Ah! cela vous étonne, et vous répugne peut-être, et vous eussiez mieux aimé qu'en lui rendant la liberté morale, il lui eût enseigné la révolte. C'est bien là le reproche qu'on adresse au christianisme aujourd'hui. Impuissante doctrine, dit-on, molle religion qui n'a pas voulu briser les fers des esclaves, qui n'a pas su soulever les opprimés... J'entends l'accusation et je l'accepte, mais avec cette réserve que là où vous voyez l'impuissance, je vois une divine énergie que jamais l'homme n'eût naturellement possédée. La force, vous ne la comprenez que dans la révolte, et vous ne savez pas la découvrir dans

cette admirable patience qui va lasser les bourreaux. Eh bien, supposons un moment vos rêves réalisés. La guerre servile est proclamée. L'Évangile appelle tous les opprimés à une immense insurrection ; le trône des Césars s'écroule, le sang des patriciens et des prêtres jaillit par torrents ; la vengeance et l'envie poursuivent sans trêve leur œuvre exterminatrice et le monde ancien s'abîme dans un effroyable massacre. Qu'en va-t-il sortir ? Le règne de la fraternité ? Détrompez-vous ! La haine appelle la haine, le sang fait couler le sang. Si c'est là votre idéal, ce n'est pas celui du Dieu de l'Évangile ; il a voulu donner aux hommes un autre spectacle : celui de l'amour victorieux de la haine, celui de l'esprit victorieux de la force, celui d'un crucifié roi des âmes et du monde. « Quand j'aurai été élevé de la terre, j'attirerai tous les hommes à moi. »

Voilà, mes frères, le premier enseignement que je trouve dans mon texte. Il est un autre trait qui m'y frappe : c'est la manière dont saint Paul intervient auprès de Philémon pour plaider la cause de son esclave infidèle. Je ne sais pas si je connais un autre exemple d'une délicatesse plus exquise, plus ingénieuse, plus insinuante, dirai-je, et d'autant plus remarquable qu'ici tout est vrai et que nulle flatterie ne vient s'y mêler.

Voyez tout d'abord avec quel soin l'Apôtre fait appel à tout ce qui peut disposer Philémon en faveur du coupable. Philémon est chrétien ; saint Paul lui rappelle sa foi, sa charité bien connue de tous les frères ; il lui écrit persuadé que Philémon fera même plus qu'il ne lui demande. Voyez avec quel noble accent l'Apôtre évite de lui imposer sa volonté. « Bien que, lui dit-il, j'aie en Jésus-Christ le pouvoir de te commander ce qui est juste, étant ce que je suis, Paul, avancé en âge et prisonnier pour Jésus-Christ, je te prie plutôt par charité. » Paul, avancé en âge, et prisonnier pour Jésus-Christ ! Quelle progression, mes frères, et quelle éloquence pénétrante en ces trois simples mots ! L'Apôtre ne veut rien faire sans le consentement de Philémon, « afin que le bien que tu feras, lui dit-il, ne soit pas forcé mais volontaire. » « Oui, mon frère, ajoute-t-il, que je reçoive ce plaisir de toi en notre Seigneur, réjouis mes entrailles. » J'ai rappelé déjà en quels termes il parlait d'Onésime et comment les noms les plus tendres se pressaient sous sa plume... mais ce n'est pas tout. Onésime avait été coupable d'infidélité, de détournement envers son maître. Or, avez-vous remarqué avec quel ménagement saint Paul rappelle ce fait, évitant tout ce qui peut l'accabler, opposant au passé

sa conduite présente ? « Il t'a été autrefois inutile, mais il te sera maintenant d'un grand secours (1). » N'est-ce pas là l'accent du Maître étendant sa main sur Marie qui pleure à ses pieds et disant à ceux qui l'accusent : « Pourquoi lui faites-vous de la peine ? »

Et plus loin, écoutez ces mots . « Que s'il t'a fait quelque tort, ou s'il te doit quelque chose, mets-le sur mon compte, je te le rendrai. » Mais il faudrait tout citer dans cette page, il faudrait peser chacune de ces paroles où la grâce, la finesse et la noblesse du sentiment savent trouver une expression si délicate. Et tout cela écrit par un Juif, par un ancien persécuteur, en faveur de l'un de ces esclaves dont la sagesse romaine disait que c'était s'avilir que de converser avec eux !

Chrétiens qui m'écoutez, que pensez-vous de cet amour-là ? Vous n'aviez vu peut-être jusqu'ici dans saint Paul que le docteur, qui écrase la nature humaine sous sa logique inexorable ? Le langage tout à la fois rude et mystique de ses épîtres vous étonnait sans vous attirer, et vous n'aviez pas remarqué ici, comme dans tant de passages de

(1) Il y a même ici un jeu de mots plein de délicatesse et intraduisible en français. Onésime est un adjectif grec qui veut dire *utile*.

détail de ses lettres, un cœur ardent et sensible, aux attachements si vifs, aux émotions si profondes. En un mot, vous ne connaissiez pas saint Paul. C'était la fidélité, le zèle dévorant qu'il représentait à vos yeux, mais vous n'auriez pas cru pouvoir apprendre de lui ce que la charité offre de plus tendre et de plus touchant. Jamais vous n'auriez soupçonné sous sa plume virile ces attentions délicates, ces prévenances respectueuses, cet admirable ménagement de la liberté d'autrui, cet instinct si profond de tout ce qui peut émouvoir une âme, ces accents à la fois si élevés et si pathétiques. Voilà ce qu'a produit la grâce, et l'on nous dit que le christianisme appauvrit la nature humaine, émousse les sentiments et relâche les affections, et je vois des cœurs généreux qui ne veulent pas en franchir le seuil parce que, trompés par le trop fréquent spectacle d'une religion sèche, froide et sans entrailles, ils frémissent devant un sacrifice qui laisserait leur vie morne et dépouillée. Triste préjugé trop répandu parmi nous ! Non, le christianisme n'est point contraire à la nature, je veux dire à notre nature essentielle et primitive qu'il restaure au contraire et qu'il veut agrandir. Ce qu'il condamne, c'est notre nature déchue et pervertie, telle que le péché l'a faite ou plutôt l'a

défaite. L'Évangile, cette vérité de Dieu révélée à l'homme, se légitime en ceci qu'il est tout aussi humain que divin. « Il fait alliance avec l'humanité normale contre l'humanité déchue, avec l'homme tel qu'il doit être contre l'homme tel qu'il est (1). » Vous n'avez vu que ce qu'il vous enlève, voyez donc ce qu'il vous donne ; voyez, sous son souffle fécond, le cœur régénéré s'épanouissant à une nouvelle existence, voyez à la place de l'égoïsme qui est le dernier fond de la passion coupable, la charité qui se sacrifie ; voyez ce monde infini du dévouement, monde aux horizons immenses, aux perspectives sans limites, parce que c'est déjà le ciel vécu sur la terre. Voyez en un mot le cœur de saint Paul, à l'âge où tout se glace, et malgré les déceptions amères de la vie la plus éprouvée, toujours plus large, plus aimant, plus charitable, semblable à un fleuve qui va grandissant toujours plus, et dont les obstacles qu'on jette sur son passage ne font qu'élargir les rives et que précipiter le cours impétueux.

Enfin, ce qui me frappe encore dans cette épître, c'est qu'elle nous donne, me semble-t-il, le secret du merveilleux apostolat et des immenses succès de saint Paul.

(1) A. Monod.

Y avez-vous réfléchi? C'est saint Paul, l'héroïque travailleur, chargé du fardeau de tant d'âmes qu'il a converties, de tant d'Eglises qu'il a fondées, saint Paul poursuivant jusque dans sa captivité, et par ses lettres et par ses entrevues avec ceux qui le visitent, son œuvre conquérante, c'est lui qui trouve le temps et le moyen d'instruire cet esclave, de l'aimer, de le convertir à Jésus-Christ. Je parlais en commençant des déceptions que nous cause trop souvent quand nous la voyons de près, la vie des hommes qui jouent dans le monde un grand rôle. Mais n'est-il pas vrai qu'ici saint Paul grandit à nos yeux et que ses exhortations, ses appels aux Eglises acquièrent une puissance nouvelle quand nous le voyons ainsi, dans le secret, dans l'ombre, concentrer sur l'âme d'un pauvre et d'un ignorant tous les trésors de son intelligence et de sa sollicitude? Tant que vous aviez devant vous l'homme public, vous pouviez penser qu'à son zèle se mêlait l'ambition, légitime sans doute, mais inférieure après tout, du fondateur d'Eglises qui trouve dans son succès sa récompense, vous pouviez le croire ému parfois et stimulé par la gloire toute terrestre de son apostolat; mais ici où est la gloire, où est le succès, où est la récompense? En quoi son ambition pourra-t-elle être flattée quand

Onésime vaincu par sa persévérance se sera donné à Jésus-Christ? Ah! j'admiraïs saint Paul dans son activité gigantesque, je l'admiraïs parcourant le monde romain à la voix du Saint-Esprit qui l'appelle, et semant la terre, chemin faisant, d'une trainée d'Eglises naissantes : Lystre, Derbes, Perge, Antioche de Pisidie, Attalie, Troas, Philippes, Thessalonique, Bérée, Athènes, Corinthe, Ephèse, Milet, Chypre, Tyr, Césarée, Malte et tant d'autres. Je l'admiraïs toujours debout, toujours vaillant, bravant les veilles, les fatigues, les périls, les persécutions, les mépris, les angoisses. Mais, s'il faut choisir, il me paraît plus grand, plus admirable encore, quand, dans sa prison de Rome, il donne à l'âme d'un esclave tous ses soins et tout son amour.

Mais pourquoi opposer ces deux activités, quand l'une est la seule explication de l'autre? Saint Paul instruisant Onésime, voilà ce qui nous explique saint Paul conquérant le monde à Jésus-Christ. Les Eglises après tout, ce sont des âmes; les Eglises fondées, ce sont les âmes converties, et l'on ne convertit qu'en aimant... Saint Paul d'ailleurs nous a livré son secret, quand, décrivant son ministère à Ephèse, il s'exprime ainsi : « Souvenez-vous que durant trois ans, je n'ai cessé, nuit et jour, d'avertir *chacun de vous* avec larmes. » Cha-

cun de vous, tout est là. Dans cette manière d'accomplir son œuvre, saint Paul ne faisait que suivre l'exemple de son Maître qui, venu ici-bas pour sauver le monde, a commencé par sauver Pierre, André, Philippe, Nathanaël, Marie-Madeleine, Zachée, des êtres sans nom, des ignorants, des pauvres de la terre, et qui les a instruits comme si c'était pour eux seuls qu'il venait ici-bas.

N'y a-t-il pas là, pour nous, mes frères, un avertissement et un reproche? Est-ce ainsi que nous agissons? Connaissons-nous cette charité, cette active sollicitude, capables s'il le faut, de se concentrer sur une seule âme jusqu'à ce que cette âme soit conquise à la vérité? Faisons ici une remarque. C'est la tendance de notre race de voir dans la religion un fait social plutôt qu'un fait individuel. L'Eglise, pour nos compatriotes, c'est une institution encore plus qu'une famille spirituelle. Parlez à un Français de religion; aussitôt il vous répondra en parlant de l'Eglise, de ses prétentions, de ses ennemis, de ses luttes, et ce sont les controverses relatives à ses destinées sociales ou politiques qui le passionneront. Ce qu'il comprendra le moins vite, c'est qu'il s'agit avant tout ici de son affaire, de ses relations directes et personnelles avec Dieu. Nous-mêmes nous cédon's à ce

courant. Nous parlons volontiers de notre siècle, de ses misères, de ses souffrances, de ses abaissements; nous nous mouvons dans la pâle et vague région des généralités, et, sous prétexte de relever l'humanité, nous oublions souvent l'homme réel qui souffre et se perd à côté de nous. Supposons qu'au temps de César Auguste, nous eussions été appelés de Dieu à sauver le monde; nous aurions fondé des œuvres religieuses, publié des écrits, attaqué l'épicurisme et le scepticisme de l'époque, démontré aux stoïciens l'inanité de leur froide morale, mais jamais nous n'aurions cru que le plus sûr moyen d'atteindre notre but, c'était d'instruire péniblement, dans une bourgade de Galilée, quelques péagers et quelques pêcheurs, de dire en passant à une femme de Samarie les paroles de la vie éternelle, d'ouvrir dans une prison l'âme d'un pauvre esclave à la vérité. Qui sait même si cette fidélité dans les petites choses ne nous aurait point paru peine perdue, qui sait si nous n'aurions pas cherché à notre activité un théâtre plus grand, à notre amour des objets plus dignes de sa sollicitude? Est-ce vrai? Eh bien, laissez-moi vous montrer en terminant que cette tendance est tout d'abord un piège pour nous-mêmes et ensuite qu'elle explique l'inanité de nos efforts.

Un piège pour nous-mêmes, et voici comment. Rien n'est plus facile que de s'éprendre d'enthousiasme pour des causes générales; l'imagination seule y suffit; les abstractions n'engagent point la conscience. On déplore par exemple la corruption du siècle et l'abaissement des caractères, cela est aisé; mais après ces élans d'indignation, on ne retranchera pas un mets de sa table, on ne diminuera pas d'une obole le luxe de sa toilette et de son ameublement, on ne combattra pas une habitude de paresse et de sensualité. On parle de sauver le monde, et après s'être ému sincèrement de cette tâche sublime, on ne fera pas un effort pour instruire les ignorants que l'on a près de soi, on vivra par exemple à côté de ses serviteurs sans se demander s'ils ont une âme immortelle, on laissera passer les mois et les années sans leur adresser un mot de sérieuse et chrétienne affection, et après avoir admiré saint Paul enseignant Onésime, on ne se demandera pas même s'il n'est pas des Onésimes que Dieu place à notre portée et sur notre chemin.

On parle d'instruire le peuple, on applaudit aux efforts des hommes généreux qui poursuivent ce but; on s'attendrit à la pensée des infortunes de la classe ouvrière; mais on ne s'est jamais demandé

avec angoisse si, dans telle entreprise que l'on patronne, l'intérêt que l'on retire de son capital n'est pas prélevé sur le salaire insuffisant de l'ouvrier, et si l'on ne mérite pas cette foudroyante apostrophe de saint Jacques : « Voici, le salaire de vos ouvriers dont vous les avez frustrés crie contre vous, et ces cris sont parvenus aux oreilles du Seigneur des armées ; » mais on n'aime pas à franchir le seuil de la demeure du pauvre, mais on éprouve une invincible répugnance pour le spectacle de la misère.

On parle de relever l'Eglise, mais on évite avec soin toute confession trop franche de sa foi qui pourrait soulever l'opposition et la raillerie, et, tout en désirant avec passion peut-être que la chaire au pied de laquelle on vient s'asseoir soit fermée à l'erreur, jamais on n'ira dire courageusement et fermement à une âme égarée le chemin qui conduit à Dieu.

Savez-vous ce qui en résulte ? C'est que nous obtenons si peu. Et pourquoi ? Parce que ce ne sont pas des idées qui sauveront le monde, parce que les abstractions et les théories ne triompheront jamais du mal et du péché, parce qu'il y faut autre chose : l'ardeur d'un cœur qui aime, qui traduise la vérité en vie ; parce que les idées, sans l'amour qui les féconde, c'est le soleil d'hiver qui éclaire si

vous le voulez, mais sous les rayons duquel on peut mourir glacé, Encore une fois, voyez saint Paul instruisant Onésime, ouvrant par sa divine sympathie ce cœur fermé de l'esclave, et l'instruisant loin des regards de l'homme sous le regard de Dieu. A toi, aussi, grand apôtre, fidèle dans les petites choses et dans le plus obscur des ministères, à toi les grands succès et l'activité conquérante, et aux chrétiens enfants de ce siècle, les paroles sonores et les déceptions de vies sans nombre qui s'usent en accomplissant si peu !

Mais nous ne resterons pas sur ces tristes pensées. L'humiliation chrétienne n'est pas la mère du découragement. Pourquoi le secret de saint Paul ne serait-il pas le nôtre ? Il n'est jamais trop tard pour aimer, et l'amour de Dieu répandu dans nos cœurs par le Saint-Esprit peut aujourd'hui comme autrefois enfanter des merveilles. Eglise chrétienne, Eglise du dix-neuvième siècle, qui gémis sur tes insuccès et sur tes défaillances, et qui, bien loin de conquérir ce monde, dois compter souvent avec des larmes les défections qui se multiplient, lève-toi, quitte tes vêtements de deuil et sois illuminée du rayonnement de la gloire de ton Dieu ; puis marche au milieu de ce grand peuple qui t'entoure, en te chargeant de ses langueurs et

en portant ses maladies. Abaisse-toi vers les âmes perdues, cherche et sauve les Marie-Madeleine, les Zachée et les Onésime et, en attendant les glorieuses conquêtes que ton Dieu te réserve, réjouis-toi avec les anges du ciel, sur un seul pécheur repentant!